

« De la production des lieux de et en mobilités ou comment interroger les spatialités contemporaines »

Céline Barrère MCF en sociologie (LACTH – ENSAP de Lille)

Caroline Rozenholc MCF en géographie (UMR 7218 LAVUE – ENSA Paris-Val de Seine)

in C. Barrère et C. Rozenholc (dir.) *Les lieux de mobilité en question. Acteurs, enjeux, formes, situations*, préface de F. Guérin-Pace, lieu, collection du CIST, Éditions Karthala, pp. 6-18.

Un champ sémantique durablement incertain

Si l'usage commun fait du lieu un mot et un objet de l'expérience quotidienne, l'usage savant en fait, lui, une notion complexe et labile, sémantiquement chargée et qui ne cesse de faire débat. Sans tenter d'en faire une épistémologie complète, il nous faut néanmoins revenir brièvement sur quelques uns de ses traits distinctifs et, notamment, sur ceux qui en font un « carrefour » ou un prisme interdisciplinaire permettant de réinterroger les sciences humaines, leurs théories, leurs objets et leurs outils. En témoigne l'omniprésence presque incantatoire, mais nouvelle, du mot lieu dans la titulature de publications récentes (Brochot et de la Soudière, 2010). Alternant périodes d'éclipse et de retour en grâce depuis plus de quarante ans, le lieu ne peut se réduire au simple synonyme de deux notions clef abondamment travaillées par la géographie : l'espace et le territoire. En effet, à partir du tournant qualitatif des années 1970, la « connexion entre le lieu et le sujet » (Entrikin, 2003) est placée au cœur des analyses géographiques des individus, des sociétés et de leurs spatialités, faisant du lieu une notion qui dialogue avec l'anthropologie, la sociologie, l'histoire ou encore la phénoménologie. Le lieu réapparaît ensuite, après quelques années d'oubli, comme notion expérientielle, à l'articulation du matériel et du symbolique. Il est ainsi toujours biface : d'un côté, c'est une unité spatiale dans laquelle s'inscrivent des pratiques, des regards, des phénomènes ; de l'autre, c'est une relation entre un individu ou un groupe et une portion d'espace. N. Entrikin (1991) montre ainsi comment le lieu est pris dans une série cumulative de tensions : entre matériel et symbolique, subjectif et objectif, individuel et collectif. Il est également central en géographie, comme c'est le cas dans d'autres disciplines connexes (l'architecture par exemple) et reste peu défini par rapport aux notions proches d'espace et de territoire. Ces tensions empêchent dans une certaine mesure la stabilisation du terme et de son contenu. Pourtant, elles constituent son plus sûr ressort en tant qu'outil d'analyse et cadre de pensée du rapport à l'espace, car elles interrogent sa nature, sa fonction, sa performativité, comme son degré heuristique (Brochot et de la Soudière, 2010).

Si la tension est inhérente au lieu, en tant que modalité de mise en relation, dès lors nous pouvons retenir comme définition liminaire du lieu qu'il est « à la fois une entité spécifique, résolument unique, de l'espace géographique et le support de constructions symboliques différenciées » (Debarbieux, 1995) :

« Le lieu est une condition de réalisation du territoire, car il lui confère une image et des points d'ancrage de son enracinement mémoriel ; il l'est aussi

parce qu'il permet au groupe qui territorialise d'avoir une existence collective et des sites de mise en scène (...) Il fait le lien entre un espace géographique structuré par les principes de contiguïté et de connexité et un monde symbolique construit à l'aide de synecdoques et de métaphores » (Debarbieux, 1995).

Cette ambiguïté fondamentale du lieu reste non résolue et doit être prise en compte comme l'une de ses composantes fortes. Jean-Luc Piveteau (2010) en souligne le « sens très ductile, très élastique » qui serait le fruit d'un « empilement de sens », à tel point que certains, tentant de clarifier les effets d'une mondialisation galopante sur nos espaces et nos modes d'organisation sociale, ont pu envisager la mort du lieu, et ce notamment à travers la figure du non-lieu (Augé, 1992). Toutefois, Marc Augé (2010), lui-même, est revenu sur ce que certains avaient pu interpréter comme un positionnement définitif. Il reconnaît aujourd'hui qu'il ne s'agit pas tant d'une opposition, que d'une dialectique entre lieu et non-lieu, qui permet de « mesurer le degré de socialité et de symbolisation d'un espace donné ». En ce sens, il n'y a pas de lieu absolu et fixe, mais des configurations qui nous font dire que le lieu ne relève pas d'une logique unique, mais de logiques plurielles, et pas non plus de la seule perspective de l'ancrage, mais aussi et surtout de celles de la relation et du mouvement.

Dans cet ouvrage, issu des échanges tenus lors de la journée d'études interdisciplinaire *Les lieux de mobilité en question. Sense of place in places of mobility* organisée en janvier 2016 à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Val de Seine, nous entendons souligner à quel point le déclin ou la « mort » du lieu a été annoncée trop rapidement. Le lieu n'est en rien vidé de sa substance ni par épuisement du sujet ni par quelque forme d'obsolescence. C'est pourquoi nous nous attachons moins ici à définir le lieu qu'à clarifier ses modes de production, production entendue à la fois comme celle d'un sens et d'un objet, partant de ce qui « fait lieu » en situation. Se dessinent alors certains liens entre circulation (circulation physique et trajectoire de vie) des personnes et circulation ou mobilité du « sens des lieux », un terme que l'on retrouve couramment dans la littérature anglo-saxonne sur le « *sense of place* » (Relph, 1976 ; Yi-Fu Tuan, 1977 ; Steele, 1981). Bien plus, le rôle de la fonction signifiante du lieu dans les trajectoires de mobilité, fonction elle-même toujours mouvante et renégociée par ses différents acteurs, est mis ici en avant de manière transversale. A cela, il faut ajouter le rôle des temporalités, sous une multiplicité de formes, comme grille de lecture efficace du croisement entre « lieu » et « mobilité »... bien qu'elle ne soit, dans cet ouvrage, jamais identifiée et construite en tant que telle.

L'attention et l'observation se portent surtout sur les mises en relation et les formes de négociations, sur les stratégies discursives, les représentations, les formes, les émotions et les valeurs. En ce sens, il ne s'agit pas de traiter du lieu, mais des lieux, afin d'envisager non seulement la polysémie de la notion, mais surtout la diversité des conditions de leur production, des acteurs impliqués dans ces processus, des politiques qui leur sont sous-jacentes ou encore des stratégies et des répertoires d'actions. En effet, les lieux n'existent pas seuls, mais fonctionnent en systèmes dont J.-L. Piveteau (2010) souligne que ce sont « des ensembles interactifs dans lesquels ils jouent solidairement, des rôles spécifiques » qui « s'organisent aussi autour des mobilités et de l'information de la société ».

Revenir aux lieux

Aborder la question des lieux, c'est à la fois traiter ensemble ses dimensions matérielle et symbolique, mais c'est aussi aborder un objet aujourd'hui revendiqué par des mouvements sociaux, comme le dit N. Entrikin (2003) « communautaires, régionalistes, nationalistes, environnementalistes, progressistes (et mondialistes en même temps que localistes), qu'ataviques, conservateurs, voire réactionnaires ». Le lieu est à tous et peut servir des propos fondamentalement divergents ! D'où la nécessité, portée par plusieurs constats, de reposer cette question du lieu et d'interroger, notamment, le rôle des mobilités dans sa production (au sens d'H. Lefebvre, 1974). Le premier constat est celui d'une difficulté accrue pour analyser les lieux et le besoin de recourir aujourd'hui aux savoirs de champs différents en faisant notamment se rencontrer géographes, sociologues, anthropologues, architectes et historiens. Le second est un constat méthodologique, car la réflexion sur le lieu s'inscrit dans un regain d'intérêt pour le sensible et l'expérience dans une mondialisation où l'identité, l'identification et la mémoire émergent de façons inédites et où les affiliations territoriales et sociales se segmentent et se complexifient (Lahire, 1998). Le « lieu » comme concept et outil revient ainsi en force dans les études urbaines, notamment pour ce qui touche aux questions de patrimoine et de patrimonialisation (Rautenberg, 2005 et Fabre, 2013, par exemple) où les réflexions sur la « labellisation » (effets, acteurs et enjeux) montrent une certaine surenchère des revendications mémorielles, ancrées spatialement, dans des lieux d'identification et de reconnaissance (Bourdeau, Gravari-Barbas et Robinson, 2012).

Lire les lieux au prisme du mobile et des mobilités

Avant tout, troisième constat et le plus important, si les lieux se retrouvent au cœur des débats scientifiques, c'est en grande partie, écrivait déjà U. Beck (2002) dans les années 2000, une conséquence importante de la mondialisation ; une mondialisation aux effets multiples, parmi lesquels l'accélération des temps et des rythmes (Bauman, 2007 ; Rosa, 2010), la réduction de la perception de l'espace et, *a contrario*, l'extension de certains territoires ou encore la transformation des lieux par l'accroissement des mobilités (mobilité résidentielle, pendulaire, tourisme, pèlerinages, migrations, etc.). A l'opposé d'un diagnostic d'une uniformisation du monde et d'un lissage inéluctable des espaces, notre position est qu'il existe d'autres régimes spatiaux jouant des mises en tension entre uniformisation et localisation inaugurant une « invention perpétuelle et réciproque du lieu par le monde et du monde par les lieux » (Lussault, 2017). Michel Lussault les nomme « hyper-lieux » et les définit à partir de l'intensité du regroupement des activités, de la connexion et de l'hyper-spatialité, de la concentration des échelles, des expériences partagées et des affinités. Toutefois, cette catégorie naissante – qui cherche à s'opposer aux « non-lieux » – est sans doute loin d'épuiser la complexité de la spatialité humaine contemporaine. Le lieu n'en est pas une impasse, mais bien ce qui permet de la repenser.

Ainsi, l'ampleur et la diversité des mobilités – ne serait-ce que du point de vue de l'origine géographique des individus ou des groupes mobiles, des moyens de transport

utilisés, de ce qui les motivent (l'économique, le politique, le religieux ou le tourisme) – en réactivent le rôle, notamment urbain, et le sens. Ces mobilités constituent alors un prisme stimulant, mais peu utilisé, pour lire les transformations et les permanences des lieux, leur fonctionnement en réseau ou la place qu'ils occupent dans la constitution des identités territoriales (Guérin-Pace et Filippova, 2008). Les lieux auraient, de ce fait, plutôt gagné en importance, en témoigne la multiplication des recours aux lieux comme support fondamental de la personne humaine, de sa « géographicit   » (Dardel, 1952) et des manières de se raconter individuellement et collectivement (Barrère et Lévy-Vro  lant, 2012). Soulignons encore que cette dimension double du lieu – comme source de stabilité et comme vecteur de mobilité – est l'un des aspects de la réflexion contemporaine sur les catégories et le sens du lieu qui émerge, même si elle demande encore à être formalisée, dans les travaux récents sur les migrations et les mobilités internationales (Imbert, Dubucs, Dureau et Giroud, 2014).

Dans ce contexte, un lieu « donne à voir et amène à la conscience d'autres lieux » (Debarbieux, 1995), selon une rhétorique qui met constamment en balance un ici et un ailleurs. Kal  idoscopes d'expériences, de strates, de mémoires multiples et d'  v  nements simultanés les lieux revêtent une épaisseur et une capacité inclusive nouvelle qui dépassent de loin la définition qu'en donnait Foucault dans sa réflexion sur les hétérotopies (Rozenholc, 2010). Ils ne sont plus seulement des « emplacements irréductibles les uns aux autres » (Foucault, 1984), mais des enchevêtrements de pratiques socio-spatiales contenues dans des formes ouvertes mais limitées (Schnell, 2007). Et si pour D. Retail   (2012), le mouvement est à « l'intersection entre l'espace et le temps », l'entrée par les lieux permet alors d'interroger ces feuilletages de spatialités et de temporalités, leurs désignations et leurs significations.

En ce sens, l'apport spécifique du présent ouvrage est d'interroger ensemble ceux qui se déplacent (les individus, les sujets et les groupes) et ce qui se déplace (les catégories, les normes, les valeurs, les imaginaires, les systèmes de représentations) dans les lieux. Se déplacer n'est jamais à sens unique, mais est toujours pris dans l'alternance ou la cyclicité que représentent mobilité et sédentarité, circulation et installation, dispersion et polarité ou encore générique et particulier ; les lieux articulant global et local dans des sauts d'échelle – le *scale bending* théorisé par N. Smith (2004) par exemple – toujours singuliers (Rozenholc, 2014). Dans le même temps, il s'agit pour nous d'interroger la fonction signifiante du lieu, son rôle, sa nature et sa performativité dans les trajectoires et les récits de mobilité, eux-mêmes toujours en mouvement et objets de négociations constantes avec soi et les autres (Barrère, 2011). Dans cette perspective, les temporalités sont une dimension primordiale des lieux, car elles s  miotisent et substantifient l'espace. Elles constituent une grille de lecture des croisements entre lieux et mobilités dont Piveteau (1995) dit qu'elles sont des « actes diachroniques autant que spatiaux ». Les lieux ne sont donc plus réductibles à l'une des échelles du rapport à l'espace. Ils s'affirment, au contraire, comme des zones de contacts, de copr  sences, de médiations et, de fait, de négociations. Penser ce qui fait lieu et ce que recouvre le sens du lieu implique de s'extraire des catégories apprises, des oppositions binaires et des cadres fixes de pensée pour penser à partir des interactions, des imbrications et des disjonctions. Cette entrée par les lieux de et en mobilités rejoint les questionnements de

Jonathan Friedman (2000) sur les rapports entre spatialités, identités et productions culturelles en contexte transnational. Analysant les discours essentialistes sur l'enracinement, tout comme ceux faisant l'éloge du déplacement et de l'ouverture des frontières, il montre en effet en quoi le lieu ne relève ni du « contresens » ni de la « contradiction », mais comment le mouvement en régénère à la fois la problématique, leurs formes et leurs potentialités symboliques :

« Ne se pourrait-il pas que le local soit bien une structure du mondial, mais non pas en vertu de la mise en application d'une idée qui serait répandue dans le monde entier ? Ne se pourrait-il pas que le local soit une relation d'interlocalité et non simplement une représentation culturelle, c'est-à-dire une pratique sociale et culturelle à une échelle plus vaste ? (...) Le fait que les populations qui occupent un lieu singulier, où elles vivent et construisent un monde singulier, sont totalement intégrées dans un système plus vaste de relations, n'est pas contradictoire avec le fait qu'elles construisent leur monde là où elle se trouvent et avec les individus qui font partie de leur vie locale » (Friedman, 2000 : 199-200).

Dès lors, ces lieux ne « parlent » pas d'ancrage, mais d'appartenances (Avanza et Laferté, 2005), c'est-à-dire du travail d'appropriation des identifications, des pratiques d'autodéfinition, des discours endogènes sur l'espace. Elles sont le plus souvent plurielles et déconstruisent les modèles et les images sociales selon des logiques successives ou simultanées de déplacements, de déterritorialisation et de reterritorialisation pour reprendre les réflexions de Deleuze et Guattari sur le territoire, largement intégrées par les géographes et les penseurs de l'espace.

« Penser par cas » le lieu autour de grilles de lectures transversales

Penser ce qui fait lieux de, et en mobilité, et ce que la mobilité fait aux lieux ne passe pas dans cet ouvrage collectif par une tentative unique de théorisation des lieux, mais plutôt par la construction de liens pluriels entre lieux et mobilités. En adoptant la démarche de la pensée par cas (Passeron et Revel, 2005), les auteurs qui y sont réunis interrogent les catégories et les savoirs pour recomposer les connaissances et travailler les processus, les transitions et leur caractère mobile, ainsi que le caractère signifiant des lieux. De cette diversité d'entrées se dégagent quatre grilles de lecture possibles, opératoires et interconnectées, qui mobilisent et articulent différents aspects du lieu ; lieu topographique, topologique, expérientiel (à partir ou autour du corps ou de rituels), référentiel (de l'ordre de la connotation, de la dénotation, de la représentation, du mythe) ou encore espace de projection du sens.

La première grille de lecture est *temporelle*, aussi bien *diachronique* (c'est une lecture du lieu dans le temps : lieu de la sédimentation, de la stratification et des durées) que *synchronique* (c'est alors une lecture des temporalités, des rythmes, des décalages, etc.). Les lieux s'y déploient comme des reconfigurations des temps et des espaces entrecroisant le temps des constructions matérielles, le temps des usages et le temps des représentations, des

valeurs et des croyances (Roncayolo, 2002). Il ne s'agit pas là de développer une approche historique, mais bien d'inscrire le présent comme instance de mobilisation, en questionnant les présents, passés et futurs. Par exemple, la diachronie ne serait-elle pas une construction sous-tendue par des récits sur le temps long produits pour faire exister le lieu au présent ?

La deuxième grille de lecture est celle *des circulations et des modalités d'arrimage*. Il s'agit, alors, de ce qui est mobile et de ce qui circule, qu'il s'agisse des personnes, des savoirs, des savoir-faire, des systèmes de représentations et des croyances. Comment ces éléments se déplacent-ils et comment entrent-ils en relation pour faire lieu ? Quels répertoires de relations et de formation des lieux – qu'ils soient linéaires, réticulaires, systémiques, connotatifs, etc. – activent-ils ? Bien sûr, cela implique d'interroger les types de mobilité à l'œuvre dans les lieux, par les lieux et entre les lieux. La mobilité est, de ce fait, comprise ici à la fois comme *un état, un objet ou une situation*.

La troisième grille de lecture est celle qui lit le lieu à la fois comme *produit et producteur de mouvement*. Dans cette optique, la mobilité participe d'une construction parallèle des lieux et de soi dans les lieux. Cette approche questionne la localité, *la place et le rôle du lieu*, mais aussi *la place dans le lieu*, qu'elle soit assignée, revendiquée, occupée, créée ou encore conquise. S'agit-il de la construction ou de la stabilisation d'un univers de références, d'une recharge, d'un processus de reconnaissance et/ou de légitimation d'un groupe, d'une pratique, d'un croire ? S'agit-il d'une production matérielle ou symbolique ou encore d'une mise en scène ? Ou encore de la combinaison de ces différents aspects du lieu produit et producteur de mouvement ?

Enfin, quatrième et dernière grille de lecture que nous retenons : celle *des récits et des processus de désignation des lieux*, pris autant comme moteurs que comme produits, qui sont au cœur du processus de production de ce que nous proposons d'appeler des « lieux de mobilité ». Les constructions narratives et interprétatives s'intéressent à ce qui fait lieu, ce qui permet d'*identifier* et de *s'identifier* à travers l'analyse de modèles, de représentations, de mythes ou simplement de valeurs. Les énonciations et les désignations questionnent les identifications sociales, les appartenances communautaires et les aspirations individuelles (Barrère, 2009). Parallèlement, cela enclenche des réflexions épistémologiques questionnant les regards disciplinaires, les grilles et les outils d'analyse de manière à appréhender les conditions de production des lieux.

Lire et analyser la fabrique des lieux de mobilités : sept propositions

Structuré autour de sept chapitres, l'ouvrage rend compte de l'abondance et de la diversité catégorielle des lieux produits par les mobilités. Croisant l'histoire et la géographie, *Emma-Sophie Mouret et Pierre-Louis Ballot* analysent la territorialisation des routes – celles du Vercors et la RN7 – à partir de leurs mises en patrimoine et en tourisme (M. Gavari-Barbas, 2012). Ils travaillent, pour ce faire, à partir des mises en scènes et des récits, d'un côté, et des imaginaires et des régimes de valeurs que ces derniers produisent de l'autre. Force est de constater, dans cette première contribution, que ces processus successifs de valorisation et de dévalorisation des routes étudiées les stabilisent et les instituent en tant que lieux de

mobilité et non plus seulement comme supports de déplacement. S'opère alors un glissement du déplacement fonctionnel vers le symbolique et, du simple ruban d'asphalte, la route devient un lieu inclusif dans le temps comme dans l'espace. Les auteurs se saisissent du terme de « lieu de mobilité » pour montrer comment la route se construit au présent dans la confrontation des usages du passé entre groupes d'acteurs aux intérêts divergents, voire aux revendications contradictoires. Pour cela, ils analysent les imaginaires à l'œuvre, leur renouvellement et leurs permanences et la manière dont la mobilité y est présentée : par exemple, à travers l'évolution et l'élargissement (esthétique, quantitatif ou qualitatif) des notions de pittoresque et de modernité aux espaces servants de la route.

Cet apparent paradoxe de la stabilité par la mobilité est également au cœur de l'analyse du *Catinacciu* à Sartène, en Corse, que propose *Davia Benedetti*. Celle-ci décortique ce rite local de mobilité, annualisé et événementiel du Vendredi saint, qui repose sur une double circulation travaillant les identités et les affiliations : circulation physique, suivant un itinéraire urbain découpé en stations, et circulation symbolique ravivant la mémoire collective et participant au rayonnement touristique du lieu. L'expérience cérémonielle et corporelle et les affects qui en découlent activent des temporalités complexes et mettent en place ce que l'auteur appelle un « lieu-temps » qui rassemble les parties divisées du territoire de Sartène, qui suspend, le temps du *Catinacciu*, les rivalités et les conflits souvent violents qui le déchirent pour opérer une pacification cathartique. Cet aspect fédérateur du lieu de mobilité résulte là de la convergence de touristes et de pèlerins de Sartène, de Corse et, plus loin, du continent, mais aussi de l'actualisation de significations, par le trajet, les gestes, les prières, de l'expérience cérémonielle.

A ces lieux où la mobilité est mobilisée comme un facteur d'appartenance s'opposent des lieux où la mobilité sert à construire une appartenance mobile dont les significations restent ouvertes. En ce sens, l'entre-deux culturel exploré par *Martin Minost* à Shanghai dans le cas d'une ville nouvelle chinoise « à l'anglaise » est révélateur. Thames Town, comme pastiche de l'urbanité et des références anglaises, n'est pas le lieu d'une mobilité fantasmée vers l'Europe, mais s'avère de manière plus subtile être une mise en scène des aspirations locales et de la promotion de soi par le lieu de vie de ses habitants issus de la classe moyenne supérieure. L'architecture, le traitement des espaces publics, comme l'organisation des logements et les modes d'habiter (avec des espaces de réception « à l'occidentale » et des pièces de vie « à la chinoise ») sont autant de marqueurs de ce qui fait sens et lieu pour ces habitants. Il en résulte la production d'une localité instable où se recomposent les valeurs de la société chinoise et d'une mobilité qui n'est pas tant géographique que sociale, c'est-à-dire essentiellement celle de la distanciation et de la distinction.

C'est de manière surprenante à cette même question de la mobilité symbolique que s'attache *Marion Kameneff* en étudiant à Beneficio (Espagne) le lieu d'une « utopie pratiquée » qui revendique des valeurs écologiques, de dénuement et de retour à la Nature pour la guérison et la purification de soi. Sans règle, sans obligation et sans autorité, avec des constructions matérielles minimales et des durées de séjour variables, l'auteur montre comment Beneficio s'affirme comme un lieu de passage(s) et de transformations intérieures

par le déplacement de valeurs et de modes de vie au quotidien. Lieu d'une expérience jamais achevée, il « met en travail » les identités individuelles et collectives sous le régime du paradoxe, puisque « c'est en vertu de ce qui n'y aura pas lieu que le 'sens du lieu' utopique donne lieu au sens ». Beneficio comme expérience du non-lieu pratiqué n'est pas un isolat. Il dessine au contraire un système de lieux où s'enchaînent les passages successifs entre l'avant et l'après Beneficio, là d'où l'on vient et là où l'on va, sans jamais laisser beaucoup de traces.

C'est, en effet, une des caractéristiques essentielles des lieux de mobilité que de s'inscrire dans un système de lieux ; ce que montre *Marc-Antoine Morier* en s'intéressant au volontariat missionnaire de jeunes catholiques en Asie du Sud-Est. L'auteur discute les interactions entre les effets de ce volontariat sur les lieux mêmes de leurs missions et le renforcement du croire durant ces séjours en Asie, puis au retour de ces jeunes. Nourrie par le discours des volontaires, leur expérience et le récit qu'ils font de ces mobilités internationales, l'analyse montre en quoi et comment le lieu est ici à la fois récepteur – terre de mission –, mais également émetteur, vecteur de croyances et, surtout, de leur recharge, puisque le lieu de volontariat offre une vision rénovée du catholicisme par l'exemple et non plus par une cognition antérieure ou une tradition familiale. Il s'y joue une circulation qui lie les éléments d'une « constellation » de communautés de croyants et montre la dépendance entre lieux et trajectoires croyantes. Plus que d'une mise en scène, c'est d'une incarnation de l'universalité et de l'exemplarité du croire qu'il s'agit. Plus qu'un travail sur les lieux proprement dit, c'est le lien aux lieux, les lieux de ce lien et la fabrique d'une appartenance à une communauté qu'expose cette analyse.

Poursuivant la réflexion sur les systèmes de lieux et les mobilités récurrentes à partir du cas des migrants saisonniers sahraouis dans le Libournais, *Ninon Huerta* montre un autre aspect de la mobilité. C'est une mobilité dévalorisée, voire stigmatisée, que révèle son analyse des modes d'habiter, de cohabiter et de circuler entre lieux de cohabitation. L'auteur affirme une double posture autour de la mobilité (comme terrain d'observation et processus de production des lieux) et fait de sa réflexion une itération de l'une à l'autre. De la sorte, elle peut étudier la formation d'une chaîne de lieux d'habitat précaires et informels – camps, squats, habitat sous tente, centre d'accueil – qui articulent coordonnées géographiques (du Maroc au Libournais) et identités et appartenances façonnées par des régimes de négociations et d'appropriation toujours interrompus et repris. Pour ce faire, elle s'attache aux logiques et aux représentations de l'habiter ainsi qu'aux liens matériels, institutionnels, symboliques établis entre ces lieux de vie transitoires. Cette « chaîne de lieux de vie » n'est pas une simple juxtaposition, mais bien un système formant un lieu unique, un espace vécu mobile où le statut de la migration et du nomadisme est toujours mis en question.

Enfin, dernière contribution à cet ouvrage, c'est à travers la figure des temples hindous en diaspora, à l'île Maurice et au Canada, que *Pierre-Yves Trouillet* explore, lui aussi, les relations entre migrations et systèmes de lieux. Il s'intéresse plus spécifiquement à deux régimes de mobilité : la mobilité rituelle – la pratique rituelle dans et autour du temple – et la mobilité migratoire – en termes d'installation, mais aussi et surtout de circulations des personnes, des croyances et des savoir-faire. Le temple apparaît, alors, comme un catalyseur

de mobilités, car ce sont à la fois des lieux produits *par* la mobilité et des lieux producteurs *de* la mobilité, ce qui s'observe dans les trajectoires des individus (prêtres et artisans du Sri Lanka vers les communautés diasporiques par exemple), mais aussi des « objets », tels ces temples que l'on peut déplacer d'une ville à l'autre, ou d'un quartier à l'autre. En effet, si le temple est avant tout, dans la conscience collective, une structure d'ancrage, l'auteur montre combien il est travaillé par le mobile. Fruit d'une production transnationale du local, il résulte également d'usages très locaux qui l'instituent comme lieu de pratiques mobiles renvoyant à l'histoire migratoire et aux représentations collectives du pays d'origine.

Ces sept chapitres constituent, de la sorte, autant d'approches disciplinaires et d'études de pratiques, de contextes et de lieux distincts. Indépendamment de la diversité des cas d'études, tous entendent cependant clarifier le renversement qui est au cœur de la notion même de « lieux de mobilités » que nous proposons, à la fois sur la manière d'envisager le lieu et les mobilités. Le dialogue et les échos qui s'établissent entre eux constituent un jalon supplémentaire d'une réflexion innovante, mais qui s'intensifie, sur la question des lieux lus à l'aune des mobilités, dont la fortune scientifique et sémantique tient justement au fait que ces lieux ne sont pas forclos, mais toujours à considérer en relation, c'est-à-dire en mobilités.

Bibliographie

Agnew John et Duncan James (éd.), *The Power of Place. Bringing Together Geographical and Sociological Imaginations*, Londres, Unwin Hyman, 1989.

Appadurai Arjun, *Après le colonialisme : Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005.

Amphoux Pascal, Thibaud Jean-Paul et Chelkoff Grégoire (éd.), *Ambiances en débats*, Bernin, À la croisée, 2004.

Avanza Martina et Laferté Gilles, « Dépasser la 'construction des identités' ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, n° 61, 2005/4, pp. 134-152.

Augé, Marc, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

Augé, Marc, « Retour sur les 'non-lieux'. Les transformations du paysage urbain », in *Communications*, n° 87, 2010, pp. 171-178.

Barrère Céline, « Placements, déplacements et négociations de l'étranger. Les hôtels meublés de Paris : des espaces de projection et de compensation identitaire », *Lieux communs* n°12 « L'Altérité entre condition urbaine et condition du monde », 2009, pp. 33-54.

Barrère Céline, « Les chambres de Paris : écriture de l'hébergement et du transit chez Henri Lopès », in Naudillon Françoise et Ouedraogo Jean (dir.), *Images et mirages des migrations dans les littératures et les cinémas africains francophones*, Montréal, Mémoires d'encrier, 2011, pp. 85-102.

Barrère Céline et Lévy-Vroélant Claire, *Hôtels meublés à Paris : enquête sur une mémoire de l'immigration*, Grâne, Créaphis, coll. Lieux Habités, 2012.

Bauman Zygmunt, *Le Présent liquide*, Paris, Seuil, 2007.

Beck Ulrich, « The Cosmopolitan Society and its Enemies », *Theory, Culture and Society*, vol. 19, n°1-2, 2002, pp. 17-44.

Bourdeau Laurent, Gravari-Barbas Maria et Robinson Mike (dir.), *Tourisme et patrimoine mondial*, coll. "Patrimoine en mouvement", Presses universitaires de Laval, 2012.

Brochot Aline et de la Soudière Martin, « Pourquoi le lieu ? », *Communications*, n° 87, 2010, pp. 5-16.

Dardel Éric, *L'Homme et la terre : nature de la réalité géographique*, Éditions du CTHS, [1952] 1990.

Debarbieux Bernard, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *Espace géographique*, vol. 24, n°2, 1995, pp. 97-112.

Debarbieux Bernard, « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *Espaces et sociétés*, 1996, pp. 13-36.

Debarbieux Bernard, « Imaginaires nationaux et post-nationaux du lieu », *Communication*, n°87, 2010, pp. 27-41.

Entrikin Nicholas, *The Betweenness of place. Towards a Geography of modernity*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1991.

Entrikin Nicholas, « Lieu », in Lévy Jacques et Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.

Fabre Daniel (dir.), *Émotions patrimoniales*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 2013.

Foucault Michel, « Des espaces autres » (1967), *Architecture, Mouvement, Continuité* n°5, 1984, pp. 46-49.

Friedman Jonathan, « Des racines et (dé)routes. Tropes pour trekkers », *L'Homme*, n° 156, 2000, pp. 187-206.

Gravari-Barbas Maria, « Tourisme et patrimoine, le temps des synergies ? » in Khaznadar C., « Le patrimoine, mais quel patrimoine ? », *Internationale de l'imaginaire*, n°27, Éditions Babel, 2012, pp. 375-399.

Grosjean Michèle et Thibaud Jean-Paul (éd.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, 2001.

Guerin-Pace France et Filippova Elena (éd.), *Ces lieux qui nous habitent. Identité des territoires, territoires des identités*, Mesnil-sur l'Estrée, l'Aube, 2008.

Imbert Christophe, Dubucs Hadrien, Dureau Françoise et Giroud Matthieu, *D'une métropole à l'autre. Pratiques urbaines et circulations dans l'espace européen*, Paris, Armand Colin, 2014.

Lahire Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.

Lefebvre Henri (2000) *La production de l'espace*, Paris, Ed. Anthropos, [1974], 2000.

Lussault Michel, *Hyper-Lieux. Les nouvelles géographies de la mondialisation*, Paris, Seuil, coll. La couleur des idées, 2017.

Passeron Jean-Claude et Revel Jacques, *Penser par cas*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2005.

Piveteau Jean-Luc, « Le territoire est-il un lieu de mémoire ? », *Espace géographique*, vol. 24, n°2, 1995, pp. 113-123.

Piveteau Jean-Luc, « Lieu et territoire : une consanguinité dialectique ? (entretien avec Aline Brochot et Martin de la Soudière) », *Communications*, n° 87, 2010, pp. 149-159.

Rautenberg Michel, *La Rupture patrimoniale*, Paris, A la Croisée, 2004.

Relph Edward, *Place and placelessness*, Londres, Pion, 1976.

Retailé Denis, *Les lieux de la mondialisation*, Ed. Le Cavalier bleu, 2012.

Roncayolo Marcel, *Lectures de villes. Formes et temps*, Marseille, Parenthèses, 2002.

Rosa Hartmut, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, coll. « Théorie critique », 2010.

Rozenholc Caroline, *Lire le lieu pour dire la ville. Florentin : une mise en perspective d'un quartier de Tel-Aviv dans la mondialisation, (2005-2009)*, Thèse de doctorat, Département de Géographie, Université de Poitiers, 2010.

Rozenholc Caroline, « Sens du lieu, identifications et méditerranéité à Tel-Aviv et Marseille. Une proposition méthodologique pour l'analyse de la mondialisation des lieux en Méditerranée », *Géographie et Cultures*, n°89-90, 2014, pp. 261-282.

Schnell Izhak « Shenkin as a Place in the Globalizing City of Tel Aviv », *GeoJournal*, vol. 69, n°4, pp. 257-269, 2007.

Smith Neil, « Scale bending and the fate of the national », in Sheppard Éric et McMaster Robert, *Scale and geographic inquiry: nature, society, and method*, Blackwell, Malden, 2004, pp. 192-212.

Steele, Fritz, *The Sense of Place*, Boston, CBI Publishing Company Inc, 1981.

Tuan Yi-Fu, *Space and Place : The Perspective of Experience*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1977.